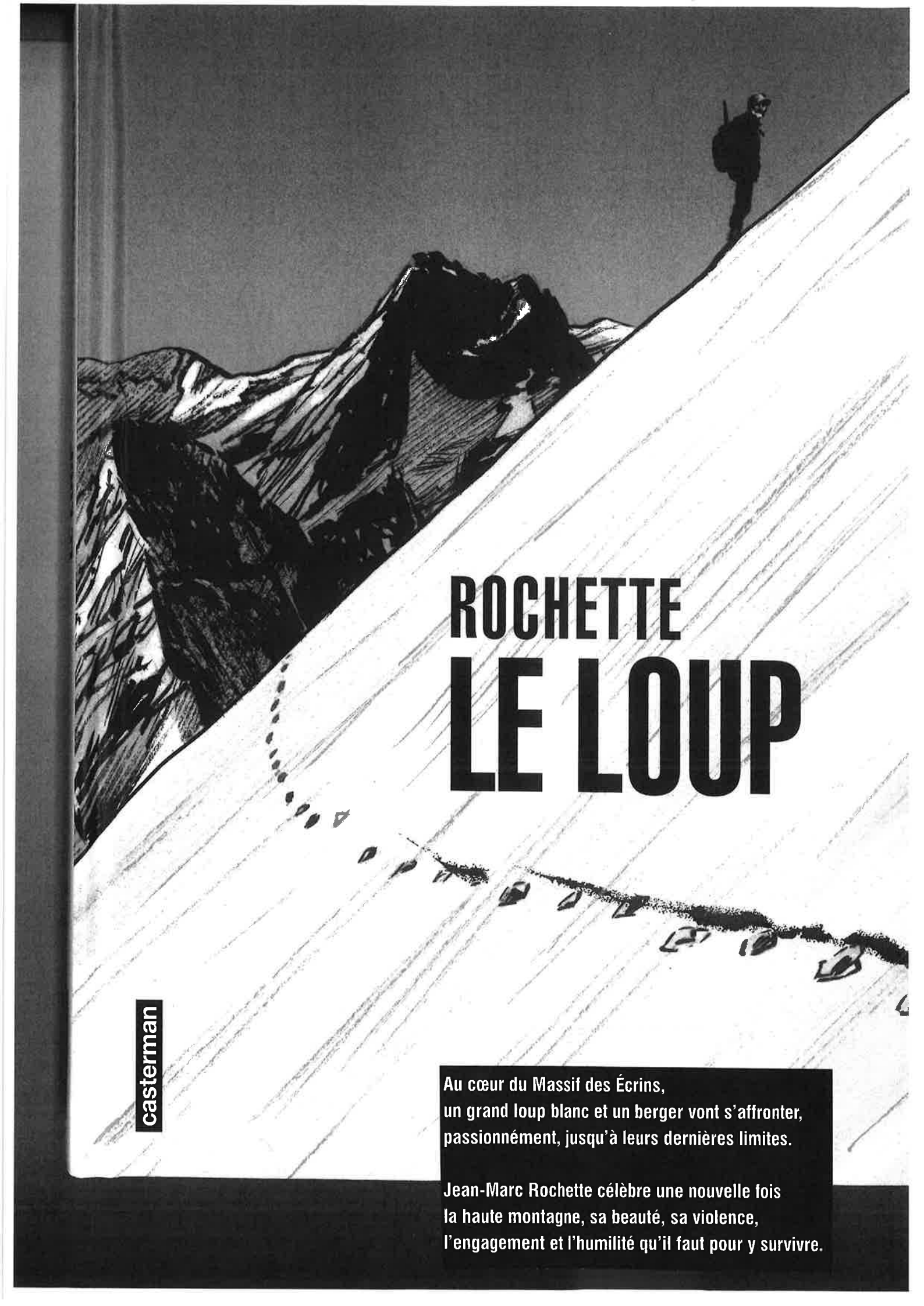




ROCHETTE LE LOUP

casterman

Au cœur du Massif des Écrins,
un grand loup blanc et un berger vont s'affronter,
passionnément, jusqu'à leurs dernières limites.

Jean-Marc Rochette célèbre une nouvelle fois
la haute montagne, sa beauté, sa violence,
l'engagement et l'humilité qu'il faut pour y survivre.



Parmi la multitude des lectures qu'on peut faire de cette histoire, il y en a deux qui m'intéressent particulièrement. La première est celle, dans un style très Hemingway, de l'opposition immémoriale entre l'Homme et la Bête sauvage, de leur conflit pour le droit à diriger la terre, ou au moins à y vivre. Virilité, bravoure, dépassement, dans un monde de pure violence où seul le rapport de force fait loi. C'est lui ou moi. Et on sent bien que c'est *une* manière dont Gaspard, notre berger, voit le monde.

Mais on saisit aussi que cette rivalité haineuse avec le loup naît sur un terreau de désespoir qui vient d'abord d'ailleurs : la mort de son fils au Mali, sa femme qui ne s'en remet pas, l'amertume de la mort du chien, et la chute des brebis qui dérochent (elles se jettent du précipice), et que Gaspard interprète comme une vengeance du loup, alors que c'est un accident. Car les loups, à part dans les fables, ne se vengent pas des bergers, et c'est du fait de leur panique que les brebis dérochent : parce qu'elles sont incapables de se défendre face

au loup, de lutter ou fuir intelligemment comme le faisaient très bien leurs ancêtres les mouflons sauvages. Et si elles sont folles de terreur face au loup, au point de sauter dans le vide, c'est parce que les bergers les ont rendues *inoffensives* depuis des milliers d'années, par la domestication, pour pouvoir plus facilement les diriger, les tondre, et les *manger*. De sorte que haïr le loup lorsque des brebis sautent dans le précipice, c'est oublier dans cette affaire la responsabilité des hommes qui les ont désarmées pour leur propre intérêt.

Mais Gaspard, amer et triste de la perte de son troupeau et de son chien, y voit une déclaration de guerre de la part du loup, comme souvent les hommes amers et tristes vivent les aléas de la vie comme des agressions. Car aux mâles de notre culture, on a appris à transformer toute détresse et toute frustration en une seule chose, la *colère*, pour qu'ils n'aient pas l'air « faibles ». Sans bien réfléchir aux dégâts que cette éducation pourrait faire à l'histoire des sociétés humaines...

Mais voilà, Gaspard est riche au-dedans, il entre en relation avec son monde de plusieurs manières en même temps. Il est aussi porteur d'une autre sensibilité, qui est moins coléreuse, moins belliqueuse, moins triste. C'est celle qui lui fait partager avec l'aigle les abats d'un chamois qu'ils ont chassé ensemble, comme si des relations de réciprocité pouvaient se tisser entre des êtres qui ne parlent pas la même langue et ne partagent pas la même pensée. C'est que Gaspard, lorsqu'il est isolé là-haut, *vit* du territoire. Il se rapporte au paysage qu'il traverse, non comme à un décor de carte postale, mais comme à un « environnement donateur » qui lui offre l'eau qui le désaltère, la caresse du soleil lorsqu'on risque de mourir de froid, et la chair des chevreuils, faite de cette herbe que la montagne fait pousser dans ses noces avec le soleil.

Un environnement donateur, on s'y rapporte autrement qu'à la Nature des loisirs ou de la contemplation : tout de suite, on lui doit quelque chose, parce que c'est de lui qu'on vit, c'est lui qui, tous les jours, accomplit le miracle de nous offrir l'énergie solaire sous forme de nourriture, qui nous permet d'avancer un jour de plus, de jouir de chaque sensation. Alors la gratitude s'applique spontanément aux vivants autour, comme

la réciprocité : Gaspard partage avec un aigle, et on s'étonne qu'il ne remercie pas à voix basse les chamois chassés qui lui donnent leur chair (comme les amérindiens Cree) – mais je ne suis pas loin de penser qu'il le fait, en silence, au moins lorsqu'il sent cette chair en ragoût vivifier son corps par une soirée froide. Aucun blabla sur l'« harmonie avec la Nature » chez Gaspard, mais des *pratiques quotidiennes* de connexion et de cohabitation, volontiers silencieuses, et quelque chose comme une religion privée, dont on ne parle pas, mais qui passe par la paix intérieure, celle de ces paysages que le peintre rend dans toute leur intime beauté.

Voir la nature comme un environnement donateur, c'est ainsi entretenir un autre rapport au territoire, que connaissent ceux qui cultivent ce qu'ils mangent en accord avec les animaux et les plantes sauvages du coin, en négociant des relations complexes avec l'écosystème (parce qu'on peut bien arrêter de faire la guerre aux prétendus « nuisibles », les relations avec les autres vivants restent souvent compliquées, ils ne sont pas des anges). Parlez-en avec tout permaculteur qui essaie de tenir à distance les chenilles : les négociations sont tendues, l'inventivité et la patience mises à rude épreuve.

C'est la seconde lecture qu'on peut faire de l'histoire de Jean-Marc Rochette : nos relations avec le sauvage ont bien pu prendre la forme de la rivalité virile et guerrière dans l'histoire de l'Occident, elles peuvent et doivent aujourd'hui prendre une *autre* forme. La fable emprunte un chemin très subtil, très beau, pour nous amener sur cet autre chemin : pas de théorie, mais une prise de conscience par Gaspard, au plus profond de son être, qu'il partage avec le loup, érigé en ennemi, une communauté de vie et une communauté de destin.

Cette communauté de vie, cette vie en partage, elle est vécue dans sa chair par Gaspard : il se voit en miroir dans la patte du loup blessée par son coup de fusil, qui a déclenché l'avalanche dans laquelle sa propre jambe s'est brisée. Deux animaux avec la même blessure, deux animaux souffrant, et deux animaux voulant vivre. Deux animaux capables d'entrer dans des relations plus complexes que la violence absolue. Voilà ce qu'ils ont en partage.

La communauté de destin est symbolisée par l'acte final par lequel le loup partage volontairement avec Gaspard au bord de la mort, les abats fumants qui vont le sauver, comme Gaspard avait partagé avec l'aigle une viande qui avait sauvé la vie du louveteau orphelin. C'est le moment où l'histoire devient fable : avec cette offrande que le loup fait à Gaspard, on entre dans la légende. Est-ce que ce genre de chose a pu avoir lieu dans la réalité ? Ce n'est pas impossible.

Mais ici cet acte est le symbole d'autre chose : le passage d'une alliance et d'un pacte, comme on le voit dans ces images finales.

Par cet acte symbolique, c'est le loup qui rappelle à l'homme que la guerre avec le sauvage n'est qu'un fantôme de notre héritage. Gaspard était enfermé dans son mythe guerrier et vengeur, et c'est le fauve qui lui rappelle, étrangement, en lui sauvant la vie, que l'on peut entrer dans des relations de respect et de réciprocité avec la vie sauvage.

Le loup montre à l'humain que les relations possibles pour rendre la vie vivable et le monde habitable ne sont pas cantonnées à la domination exclusive du territoire (« C'est mes montagnes ! », hurle Gaspard aviné). Qu'on peut passer des formes de pactes et d'accords, mais qui ne fonctionnent que s'ils font sens pour l'animal, avec sa manière différente de voir le monde. Les loups sont des animaux très malins, comme dit Gaspard : comment leur faire comprendre qu'ils doivent se tenir loin des troupeaux, qu'il y a plus à perdre qu'à gagner, et sans être obligés de les mettre systématiquement à mort ?

Voilà la seconde lecture que je fais de cette histoire : celle d'un récit initiatique silencieux, dans lequel un homme occidental se libère des mythes belliqueux dont il a hérité, pour passer à des relations de respect mutuel et de réciprocité.

C'est une autre manière de se rapporter au monde vivant : faire de la diplomatie, négocier, essayer d'inventer des *modus vivendi* acceptables pour tous, ou mieux encore : quand c'est possible, des relations mutuellement bénéfiques. Fabriquer du vivre ensemble avec des êtres avec qui on partage une communauté de vie et une communauté de destin. Ce ne sera pas rose. Les négociations

sont souvent musclées, et parfois le conflit est inévitable. Mais ce n'est pas une guerre, c'est l'inverse : ce sont des processus pour inventer la paix entre des vivants qui ont tous un droit à partager ce monde. Parce que ce sont *eux* qui constituent l'environnement donateur qui *nous* fait vivre.

Et le loup est un personnage important dans cette fable : parce qu'on ne peut pas le dominer (même s'il est devenu le chien) et qu'il semble n'être qu'un nuisible pour les activités productives. Mais il est aussi le symbole d'écosystèmes non décapités, avec une chaîne trophique complète, ce que Galhano Alves appelle « biodiversité totale ».

Il est le symbole de notre capacité à partager le monde avec une forme de vie qui ne nous rapporte rien, et nous force à travailler autrement. Car il est parfaitement possible d'élever des moutons en présence du loup, comme on le voit ailleurs en Europe encore aujourd'hui et depuis toujours. Mais ce n'est jamais *facile*, c'est là que les discours des écolos trop partisans ne sont pas toujours honnêtes. Quand le loup revient, il faut changer sa manière de travailler, il faut s'adapter, alors même que la profession est déjà dans une situation économique compliquée à cause de la mondialisation, qui fait que chez nous, l'agneau anglais ou néo-zélandais, transport compris, est moins cher en supermarché que celui élevé dans la prairie *derrière* le supermarché.

Oui, le loup est une épreuve pour le pastoralisme ovin. Il est mensonger de claironner qu'elle est insurmontable, il est erroné de dire qu'elle n'existe pas. Les formes du pastoralisme doivent changer pour cohabiter avec le loup, mais c'est aussi une opportunité de se réinventer et de donner une visibilité politique aux bergers qu'ils n'ont jamais eue dans l'histoire. La vie est faite d'ambiguïtés, et un éleveur honnête vous l'avouera à demi-mot : cette opportunité a déjà été saisie, et d'un certain point de vue, le retour du loup, même si ses attaques ont pu constituer localement un calvaire pour certains éleveurs, a grandement amélioré les conditions de travail générales des bergers (cabanes installées, aides-bergers financés, protections remboursées, indemnités au-delà du prix de vente...). Le loup a donné une voix politique aux bergers ces vingt dernières années, si l'on veut bien regarder en face certains paradoxes et sortir des dogmatismes.

Mais surtout, le futur est ouvert. Dans les dix ans qui viennent, presque la moitié des éleveurs ovins partiront à la retraite du seul fait de leur âge. C'est environ la moitié du cheptel français qui est en jeu. Le nombre d'éleveurs qui s'installe est bien plus faible. Et surtout, c'est une autre génération qui arrive : les jeunes bergers qui arrivent sont formés dans leurs écoles aux enjeux écologiques. Ils sont sensibilisés comme citoyens à la crise du vivant. Ils choisissent ce métier parce qu'ils aiment la nature, et souvent toute la nature : animaux pas faciles à vivre y compris. Surtout, ces jeunes bergers s'installent dans des paysages où le loup est déjà là : ils pensent leur pratique et leur exploitation en incluant le loup dans l'équation, alors que les anciens, ceux qui élèvent du mouton depuis plus d'un demi-siècle, l'ont fait dans des alpages d'où les loups avaient disparu. Les nouvelles générations de bergers vont devoir se réinventer, produire de la viande plus chère peut-être, mais en circuit court, de qualité, qui pourrait valoriser sa capacité à cohabiter avec les animaux sauvages. Aujourd'hui, le monde pastoral semble avoir une idée bien arrêtée sur le loup : les contre, et moins audibles, les pour, et au milieu ceux qui essaient juste de faire avec et de continuer

le métier. Le grand enjeu actuel, comme le métier va muter du fait de ces départs massifs à la retraite, est de faire attention à ce que les nouveaux bergers ne se radicalisent pas contre le loup dès le début, et pour cela, il faut des politiques économiques de soutien, qui arrêtent de valoriser absurdement la viande faite de l'autre côté de la terre. Et à notre niveau, manger de l'agneau français, de l'agneau fait avec des pratiques respectueuses de l'alpage et de ses vies sauvages, c'est la meilleure manière pour chacun de protéger le loup – et le berger.

Gaspard est un vieux monsieur. Avec ses habitudes, ses rigidités. Pourtant, il a été capable de changer son fusil d'épaule, de se réinventer, de voir autrement sa relation au loup, à l'alpage qui le fait vivre et qu'il partage avec les chamois, les brebis, les abeilles et les prédateurs. De bricoler des formes étranges de réciprocité et de cohabitation, des pactes concrets, qu'il faut inventer, expérimenter, jusqu'à ce que ça marche. Et qu'on puisse enfin partager la terre. Prenons exemple.

BAPTISTE MORIZOT

